

aller me coucher et dormir ; ce sera le moyen de ne pas m'apercevoir du temps. Ce vieillard parlait bien légèrement du temps, et trouvait que les aiguilles de la pendule marchaient bien lentement à son gré !

Au moment où il parlait ainsi, dans les plis des rideaux de la fenêtre, derrière lui, il se fit un mouvement soudain et imperceptible, comme s'ils eussent été touchés par une main cachée.

Le vieillard, toutefois, ne vit rien que la pendule de bronze dont il regardait les aiguilles.

La chambre à coucher de Mouton était adjacente à la bibliothèque, qui, comme il aimait à le répéter, représentait, en quelque sorte, son champ de bataille ; et c'est pour cela qu'il aimait à en être toujours le plus près possible.

Pour une fois, il montra une extrême répugnance à aller dormir.

XL

Le second projet de Matteo.

Quelques heures après l'événement dont la demeure de maître Mouton avait été le théâtre, Madame Delagrave était nonchalamment renversée sur un canapé, dans son magnifique boudoir.

Son attitude avait une sorte d'abandon. Elle avait la figure enfoncée dans ses coussins ; ses mains étaient jointes sur son front, elle ne dormait pas, comme on aurait pu le croire à première vue. Jamais, au contraire, les facultés de cette femme fier et tyrannique n'avaient été plus en alerte.

Henri Delagrave venait de la quitter. Depuis la tombée de la nuit jusqu'au lever du jour, ils s'étaient entretenus ensemble, discutant l'imminence du danger qui les menaçait, et cherchant dans leur cerveau les moyens de les détourner.

Delagrave avait pris le parti, — comme il le lui avait dit, — de ne lui rien cacher, et d'ailleurs, pourquoi aurait-il eu des secrets pour elle ? Leurs intérêts n'étaient-ils pas les mêmes ? Ensemble, donc, ils devaient vaincre ou périr.

Il avait donc résolu de lui dire tout.

Tout ! dans le sombre catalogue de ses crimes, Delagrave avait pris soin, par un silence impénétrable, de cacher le pire, le plus horrible.

A âme qui vive, — pas même sur son lit de mort, — il n'aurait voulu confier l'histoire de cette nuit effroyable, où, en compagnie du déporté de Cayenne, il s'était caché dans les bois de Moidrey ; — de cette nuit qui avait été témoin du meurtre du pauvre Jarrey, et de l'enlèvement de l'enfant héritier de ces domaines, et pour la possession desquels il allait risquer son corps, comme il avait déjà risqué son âme.

Un de ces crimes, pourtant, était sans cesse présent à son esprit, et le hantait jusque dans son sommeil.

Jamais il ne traversait les bois de Moidrey sans frissonner à la pensée du secret qu'ils contenaient, et qu'un accident pouvait révéler. L'opiniâtreté qu'il mettait à éviter les chênes maudits, l'avait rendu l'objet des railleries de ses amis, qui l'accusaient de partager la superstition des paysans qui avaient rendu à ces arbres leur ancien nom de « chênes hantés ».

Mais, pour Henri Delagrave, il y avait des voix mystérieuses dans le bruissement des feuilles, qui semblaient murmurer son secret les uns aux autres. Ou, lorsque le bois était dépouillé de sa verdure, et que l'hiver tuait tout de son souffle glacé, la tempête éveillait de nouvelles terreurs dans l'esprit de cet homme coupable, et il tremblait que le chêne ne se brisât sous l'effort du vent et ne révélât le squelette qu'il cachait dans ses flancs.

On a eu bien raison de dire que sur cette terre, du moins, il n'y a pas de tranquillité pour le coupable.

Et cependant, quoique son cœur fut dévoré par des serpents, Delagrave dissimulait son agonie sous un masque de marbre. — Là, il n'osait se donner de confident, et il portait seul le poids de ses crimes.

Pour tout le reste, il n'avait pas hésité à se confier à sa femme ; et il n'eut pas sujet de le regretter, car, sous ce masque de froide indifférence que la belle italienne se plaisait parfois à prendre, brûlaient des feux volcaniques, — des feux dont l'éruption n'était retenue que par une volonté inflexible.

Le résultat de la longue conversation qu'ils eurent ensemble dans le boudoir peut s'exposer en quelques mots.

Si Pescara, — car Matteo n'était pas connu sous un autre nom

à Delagrave, — Si Pescara, disons-nous, échouait dans sa tentative pour s'emparer du testament d'Isaac Delagrave, et d'après ce temps écoulé, il y avait toute raison de le croire, — deux chances seulement d'échapper leur restaient.

La première, — un dernier appel à Varina.

L'autre, — la mort de Varina.

Le premier moyen, l'Italienne, qui ne connaissait que trop bien sa fille, sentit qu'il était inutile d'y songer ; — quant à l'autre, les événements en décideraient. Pour le moment quoiqu'ils vissent parfaitement l'un et l'autre le sombre abîme vers lequel se portaient leurs pensées, ils n'osèrent que l'entrevoir à distance. Ainsi, attendant le moment où ils pourraient voiler l'horrible aspect du crime sous le prétexte d'une absolue nécessité, ils évitèrent, d'un consentement mutuel, d'en approcher davantage, et se séparèrent la torture au cœur.

Ils se séparèrent, l'Italienne pour aller chercher l'oubli dans le sommeil ; Delagrave, pour attendre l'arrivée de son agent, le comte Andrea Pescara.

Soudain, la comtesse tressaillit et se redressa vivement.

Un bruit, pareil à celui que ferait quelqu'un en escaladant le balcon, frappa ses oreilles.

Elle rejeta en arrière sa longue chevelure, et écouta attentivement.

Il était impossible de conserver le moindre doute : quelqu'un passait doucement derrière les volets.

Quelqu'un aurait-il entendu sa conversation avec Delagrave ?

L'Italienne, dont la nature impétueuse ne se prêtait pas à la réflexion, bondit sur ses pieds, et, courant à la fenêtre, poussa violemment les volets.

L'éclat du jour pénétra dans l'appartement, et fit pâlir les lumières qui, supportées par un élégant candélabre, brûlaient encore sur la table.

D'un pas ferme, elle avança sur le balcon ; — mais aussitôt elle recula en jetant un cri, — un cri de surprise et d'alarme.

Assis sur la pierre du balcon, à quelques pieds seulement de la fenêtre, était un homme.

Son visage était tourné vers elle, mais il était couvert d'un masque de velours noir.

La comtesse n'était guère accessible aux émotions de la crainte ; mais, quand ses yeux rencontrèrent ceux du mystérieux visiteur, son sang se glaça dans ses veines, et le cœur lui manqua. Elle avait le pressentiment d'un épouvantable malheur.

Pendant plus d'une minute elle resta ainsi, regardant cet homme masqué, et comme dominée par un pouvoir qui lui enlevait la force de parler et d'agir.

L'étranger fut le premier à rompre le silence.

Il fit entendre un rire triomphant, et le charme se dissipa.

Ce rire, en effet, avait un tel accent railleur, que la fière Italienne se redressa avec un geste de colère et de défi.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, — et que venez-vous faire ici ?

— La même, — toujours la même ! dit l'étranger, à voix basse, et comme se parlant à lui-même. Elle n'a pas changé ! Pas un filet d'argent dans toute sa chevelure, pas une ride sur son front, ni autour de ses joues !

Il recommença à rire, et se leva sur ses pieds.

— Pour quelqu'un qui a connu les ennuis, vous portez bien vos années, madame Delagrave, dit-il.

Les sourcils de l'Italienne se contractèrent, et ses yeux flamboyèrent de colère et d'étonnement.

— Insolent ! dit-elle ; — comment osez-vous me parler ainsi ? Encore une fois, je vous demande ce que vous venez faire ici ?

— Si, comme je le devine, c'est pour voler.

L'homme au masque l'arrêta d'un geste vif et impérieux.

— Vous êtes loin du but, dit-il ; je viens réclamer ce qui est à moi.

Il étendit la main comme pour la toucher, mais elle se recula vivement.

— Misérable ! dit-elle ; faites un second mouvement comme celui-là, et vous êtes perdu. Ma femme de chambre est à portée de ma voix, et mon mari.

— Est aussi à portée de votre voix, dit l'étranger en ajoutant avec son rire : — Quant à cela, je puis en répondre.

La comtesse, tout en parlant, s'était retirée dans l'appartement,